

Supplément au SOP n° 207, avril 1996

LE MESSAGE DE L'ORTHODOXIE EN CETTE FIN DE MILLENAIRE

Conférence faite par le père Boris BOBRINSKOY,
doyen de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge), dans le cadre de la
Semaine de prière pour l'unité des chrétiens

(Namur, Belgique, 21 janvier 1996)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48
Fax (1) 43 33 86 72

*Abonnements :
voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 207.A

Nous nous trouvons dans un temps de mondialisation accélérée, à une époque de révolution technologique et informatique, où de nouveaux modèles de communication transforment nos comportements, nos mentalités et notre pédagogie. Cela remet en question nos structures, notre histoire. Nous prenons de plus en plus conscience de l'entité de la Maison commune de l'Europe, en nous interrogeant sur ses frontières orientales : est-ce la Vistule, est-ce l'Oural, ou bien même le Pacifique ? Nous vivons dans une incertitude quant à l'avenir politique et spirituel de l'Europe de l'Est. Il y a certes un renouveau de la foi et de la vie ecclésiale en Russie et dans les pays jadis sous le joug communiste. Mais aussi une remontée spectaculaire d'une variante nationaliste du communisme, d'un communisme sans repentance envers le génocide du passé.

Il faut aussi signaler — car cela peut être décisif pour l'avenir de nos vieilles chrétientés — une régression démographique dans les nations européennes face à la montée démographique de l'Islam, de l'Afrique Noire, de l'Extrême-Orient. Sécularisation croissante des nations chrétiennes, de ces filles de l'Eglise auxquelles le pape Jean-Paul II jetait l'interrogation : "qu'as-tu fait de ton baptême ?" Je pense à l'ouvrage de l'abbé Godin, *France, pays de mission*, qui avait tant surpris et même choqué en 1943. Aujourd'hui, n'est-ce pas l'Europe tout entière, bien plus que l'Europe de l'Est, qui est pays de mission ?

Mais tout n'est pas sombre et je ne voudrais pas abonder dans un pessimisme qui n'est pas dans ma nature première.

L'acquis du mouvement œcuménique

Je rappellerai l'acquis du mouvement œcuménique où l'Orthodoxie s'est engagée à part entière, depuis les années 20. Aujourd'hui, après un temps d'essor à la suite de Vatican II, nous avons abordé un temps de stagnation et parfois même de crispation confessionnelle à laquelle aucune de nos Eglises particulières n'échappe. Dans ce dialogue œcuménique, l'Eglise catholique s'est engagée, je dirais, sur le tard, en donnant le meilleur d'elle-même dans la discussion théologique et dans la coopération pratique, sans pourtant participer statutairement au Conseil œcuménique des Eglises, en raison de la conscience de l'Eglise catholique d'être elle-même l'Eglise du Christ. L'Eglise orthodoxe n'a pas eu cette réticence, bien qu'elle ait aussi conscience de posséder la plénitude ecclésiale. Elle a voulu témoigner de la foi et de la tradition de l'Eglise en entrant à part entière dans le mouvement œcuménique.

L'avènement en 1948 au siège patriarcal de Constantinople de l'archevêque grec d'Amérique Athénagoras, — auquel ont succédé Dimitrios, puis Bartholomée — a facilité le dialogue surtout avec l'Eglise catholique mais a provoqué dans l'Orthodoxie même des réactions de crispation et de défense. Rappelons l'extraordinaire capacité de fraternisation du patriarche Athénagoras qui tendait les bras aux frères protestants et catholiques, tout en faisant preuve d'une certaine méfiance, compréhensible mais non justifiée, envers la théologie. Il disait souvent cette parole, qui peut faire sourire : nous mettrons tous les théologiens sur une île, et pendant qu'ils discuteront théologie, nous nous aimerons les uns les autres et nous ferons l'unité. Cette boutade

exprime l'expérience douloureuse d'une distorsion entre la vie véritable de l'Eglise et une théologie académique. Cette suspicion envers la théologie existe aussi en Occident, dans certains milieux ecclésiastiques. La méfiance des orthodoxes s'est accentuée après 1988, après la résurrection des Eglises gréco-catholiques, dites uniates, douloureusement ressentie dans les milieux orthodoxes.

Les dernières années de notre millénaire sont marquées par la volonté du pape Jean-Paul II d'accélérer le mouvement vers l'unité, en particulier entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe. On parle souvent de deux Eglises-sœurs. Je relève cette volonté qui a été à maintes reprises exprimée jusque dans la dernière encyclique, *Ut unum sint*. Le pape y déclare son souhait de remettre sur la table de dialogue la question la plus épineuse de toutes, celle de la primauté romaine. Certes, nous nous interrogeons sur la portée d'une telle intention. Y a-t-il le fol espoir d'un pontife romain au soir de sa vie, d'une vie tout entière offerte au service de l'Eglise ? Ne sont-ce pas de tels espoirs qui changent le visage du monde ? Y a-t-il là au contraire un vœu concerté de l'Eglise catholique romaine, soudée autour du pape et désireuse de retrouver les Eglises séparées, en-deçà du second millénaire qui nous sépare, marqué par de douloureuses épreuves, la séparation et les croisades, les guerres de religion, les schismes, les formulations dogmatiques unilatérales et sans avenir, marqué aussi par un prosélytisme effrené, masqué lui-même par un uniatisme qui n'a rien résolu. Cet uniatisme qui a célébré le quatrième centenaire de l'Union de Brest-Litovsk, est pour les orthodoxes une union malheureuse.

Résurrection de l'Orthodoxie dans les pays de l'Est

L'Orthodoxie connaît aujourd'hui un renouveau, une résurrection même, en particulier dans les pays de l'Est où les églises sont rendues au culte. Elles sont restituées, mais dans un état de délabrement extrême, après avoir été profanées et transformées en hangars, salles de cinéma ou lieux d'aisance. On est frappé de voir l'effort du peuple russe pour reconstruire à Moscou la grande cathédrale du Christ-Sauveur qui avait été dynamitée dans les années 30 par Staline. Certains sont choqués de voir dépensés pour cela des milliards. Mais nous avons le sentiment que le peuple de Dieu veut faire vite. Au milieu de tant d'églises disparues, détruites ou en ruines, cette cathédrale veut être le symbole de la résurrection de l'Eglise. Les monastères se repeuplent, les séminaires et les académies théologiques refusent des candidats, l'enseignement catéchétique se développe, les publications religieuses prolifèrent. Ce renouveau ecclésial notable s'accompagne dans le même temps d'une crispation religieuse et confessionnelle dans divers milieux orthodoxes, monastiques ou autres, au sein d'une Orthodoxie qui recherche son identité et ne sait encore que s'affirmer "contre", contre les autres Eglises, les catholiques, les protestants ou les uniates.

La mondialisation dont je parlais au début se fait partiellement au bénéfice de l'Orthodoxie. Nous sommes tous bénéficiaires du renouveau théologique et spirituel qui déborde les frontières des pays de l'Est. Par ailleurs, il faut rappeler le rôle de la diaspora russe en Europe occidentale et en Amérique, car elle a su préserver, pendant les soixante-dix années de l'athéisme militant en Russie les valeurs fondamentales de l'héritage spirituel et théologique de la Russie orthodoxe. Je mentionnerai la notion de "Tradition vivante" qui fut développée par ce qu'on appelle l'Ecole de Paris, nos maîtres à l'Institut Saint-Serge. Cela a coïncidé avec les origines du renouveau patristique en Occident incarné dans l'extraordinaire collection des *Sources chrétiennes*.

Il faut rappeler le sens renouvelé de l'Eucharistie et de la notion d'ecclésiologie eucharistique. Les Pères de Vatican II l'ont reçue de nos théologiens, en particulier les pères Afanassiev, Florovsky et Schmemmann. De même la philosophie, avec l'œuvre considérable d'un Berdiaev et d'un Zenkovsky, le personalisme russe tendant la main au personalisme occidental catholique avec Emmanuel Mounier. Nous contribuons, par la force des choses, à rendre à la Russie la capacité de retrouver la mémoire vivante de son passé et de renouer avec ses origines et son histoire.

Je peux aussi parler de l'aide humanitaire que notre diocèse, les émigrés et tous les chrétiens d'Occident apportent aux pays de l'Est. Bien au-delà de l'aide généreuse et continue de nos frères protestants et catholiques à notre Institut Saint-Serge ou à la Voix de l'Orthodoxie, il y a cette aide économique qui se dirige vers la Russie en ces années où elle connaît une situation catastrophique. Dans cette crise économique, le partage de l'Orient et de l'Occident s'inscrit dans cette dimension de don, selon la parole — non écrite — du Seigneur : "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir" (Act. 20,35).

Enfin la diaspora orthodoxe, ou plutôt la dispersion providentielle de l'Orthodoxie depuis bientôt près de deux siècles, en Occident, en Amérique du Nord et du Sud, en Alaska, en Afrique et en Extrême-Orient, dispersion qui s'est accélérée après les événements de 1917, est une véritable bénédiction de Dieu dans la mesure où, à travers les épreuves d'une migration forcée et douloureuse, des communautés orthodoxes, des paroisses, des monastères, des diocèses, des instituts et séminaires de théologie se sont créés de toutes pièces et se sont développés. C'est de cette manière que, sans aucune intention de prosélytisme, l'Orthodoxie se trouve présente dans presque toutes les terres d'Occident et dans l'hémisphère Sud.

Cette présence pose à l'Orthodoxie elle-même un défi, un "challenge" et c'est là qu'intervient la question-titre de ma communication : quel est le message de l'Orthodoxie aujourd'hui, à la veille du nouveau millénaire ?

Message et identité

Aujourd'hui comme jadis, le message de l'Eglise est le même, c'est le message de salut, de vie et d'amour de Dieu au monde. Là, semble-t-il, notre message chrétien nous est commun à tous, grâce à Dieu, et nous devrions pouvoir le dire tous ensemble avec plus de force et de conviction que nous ne le faisons. Mais pour communiquer un message, ne faut-il pas avoir une identité ? Non seulement une identité culturelle, sociologique, géographique — on parle beaucoup de la géo-politique de nos Eglises et de l'Orthodoxie, une géo-politique très lourde et handicapante — mais aussi donc une identité spirituelle et ecclésiale. La question fondamentale que je pose, à vous autant qu'à moi, c'est quelle est l'identité spirituelle, quelle est la spécificité de l'Orthodoxie, de sa conscience d'elle-même ? Peut-on parler d'une personnalité ecclésiale de l'Orthodoxie ?

Ce qui est vrai pour l'homme est vrai pour l'Eglise. On peut cerner la personnalité de chacun de nous à travers ses qualités et ses défauts, ses charismes, ses pôles d'intérêt, ses lieux d'engagement, les traits de son caractère, mais la personne humaine est ineffable et au-delà de tout cela, même si elle s'incarne dans cette nature riche et polyvalente, elle est mystérieuse et ne peut pas et ne doit pas être l'objet d'une analyse réductrice, qui la ramènerait à ses composantes

multiples. De même on peut cerner l'Orthodoxie marquée par son existence historique dans les peuples de l'Est, parler des cultures orthodoxes, de l'acculturation du message de l'Evangile dans la liturgie, que ce soit des pays slaves, des pays arabes ou de l'Ethiopie. On trouve chaque fois des traits particuliers dûs à la manière particulière dont s'opèrent ces épousailles entre le Christ et la terre elle-même.

On peut aussi réduire l'Orthodoxie à un Orient chrétien, comme le fait la revue qui porte ce titre. On peut le faire de bonne foi comme le faisait Vladimir Lossky dans son *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*. Lorsqu'en 1944 parut ce livre, l'Orthodoxie était plus "orientale" qu'elle ne l'est aujourd'hui. Nous entrons seulement dans la prise de conscience de notre enracinement tout frais et encore malhabile sur les terres d'Occident. On peut citer le père Lev Gillet, ce moine de Chevetogne qui a écrit tant de livres sous le pseudonyme "un moine de l'Eglise d'Orient". Dans ces cas-là, cette dénomination part d'un esprit d'ouverture et d'humilité, qui ne veut pas imposer l'épithète "orthodoxe" pour parler du christianisme. (Souvent j'évite moi-même de parler "en orthodoxe", j'essaie de laisser jaillir les choses profondes, universelles de l'Orthodoxie qui nous sont communes et que nous devons parfois, vous et nous, retrouver).

Parfois au contraire, le terme Orient chrétien se situe dans une volonté implicite ou inconsciente de réduction de l'Orthodoxie à une région et à une période en en faisant une sorte d'"orientalisme" culturel et sociologique. L'Orthodoxie devrait donc entrer dans le grand concert catholique des nations chrétiennes, que ce soit au Conseil œcuménique des Eglises, ou dans le retour à Rome ; cela nous donne quelquefois l'impression que l'Orthodoxie ne pourrait retrouver sa plénitude que dans l'unité qui lui manque actuellement.

Le langage de l'Orthodoxie

Pour essayer de cerner l'identité de l'Orthodoxie, j'énumérerai quelques caractéristiques du "langage" de l'Orthodoxie. Je voudrais d'abord distinguer langage et message. Le langage appartient à des temps, à des lieux ; il est sujet à renouvellement, traduction, évolution. Le message de l'Evangile, lui, est immuable, permanent, éternel.

Dans le langage de l'Orthodoxie, il y a d'abord l'icône qui a aussi eu des temps de grandeur et de décadence. Aujourd'hui nous vivons un temps de renouveau iconographique dans certains pays, mais pas partout. Il y a des pays où sévit toujours un art inspiré de Saint-Sulpice, qu'on ne peut supprimer rapidement. Il y a une lente pédagogie du sens sacramentel de l'icône au-delà des formes d'un certain néo-classicisme. Si vous visitez même la chapelle latine de Chevetogne, vous y verrez une extraordinaire fresque du Christ Pantocrator peinte par un des meilleurs iconographes russes contemporains, le père Zénon, dans le style roman le plus pur.

L'art iconographique est une des composantes de l'Orthodoxie et on aurait du mal à imaginer une Orthodoxie sans icônes. Pourtant il m'arrive de prier dans un temple protestant ou dans une église cistercienne, et j'y trouve un sentiment de légèreté et de silence extraordinaire. On a parfois besoin que l'œil se repose d'un langage iconographique très dense et puisse entrer en soi-même. En réalité, la véritable icône suggère le silence, elle en découle et elle y renvoie.

On peut aussi parler de la synthèse liturgique byzantine que les Eglises gréco-catholiques

d'origine orientale ou des communautés de fondation plus récente comme Chevetogne ou le Carmel de Montbard ont adoptées. Cette liturgie est porteuse de la foi, de la tradition et de la vie orthodoxes, et c'est en elle que nous trouvons l'application de l'adage *lex orandi, lex credendi*, c'est-à-dire que la règle de prière définit et ordonne la règle de foi, sans oublier la réciprocité. Le rituel byzantin unifie l'Orthodoxie dans le monde entier et lui donne une conscience universelle.

Il n'est pourtant pas exclu que, si Dieu le veut, les Eglises orientales orthodoxes non-chalcédoniennes fassent retour à l'Orthodoxie. Nous connaîtrions alors un pluralisme liturgique — comme il y en avait un en Occident avant l'unification des rites par Rome —, où voisinerait le rite copte, le rite syriaque oriental et le rite arménien, rites qui sont aussi vénérables, aussi porteurs de la foi orthodoxe que le rite byzantin. Mais pour l'instant, quand nous pensons à l'Orthodoxie, c'est au rite byzantin que nous pensons, ce rite adopté et transmis d'Antioche à Byzance, et par Byzance aux pays slaves et à la Roumanie, et ensuite de là dans l'Europe et l'Amérique.

Il y a aussi les structures ecclésiales, et principalement la conciliarité que nous prêchons dans notre ecclésiologie. Cette conciliarité doit se marier avec le sens des primautés régionales et même d'une certaine primauté universelle dont actuellement le patriarche œcuménique de Constantinople est l'héritier. Nous croyons néanmoins que, si Dieu nous donne de revenir à l'unité avec Rome, nous retrouverons l'état de notre vie ecclésiale commune pendant le premier millénaire, jusqu'au patriarche Photius inclus. Nous prions pour que puisse se rétablir cette communion dans le cadre d'une conciliarité que Rome retrouvera et d'une primauté que l'Orthodoxie réaffirmera dans le respect de l'ecclésiologie véritable.

Le langage théologique de l'Orthodoxie a été marqué par les Pères de l'Eglise. Les grands cappadociens, saint Maxime le Confesseur, saint Jean Damascène nous sont communs, à l'Occident et à l'Orient. Tous ont été lus et commentés par saint Thomas d'Aquin. Mais nous avons la grande tradition hésychaste du XIe au XVe siècles avec saint Syméon le Nouveau Théologien, un précurseur du protestantisme moderne avec son questionnement sur la valeur du baptême d'eau s'il n'est pas intériorisé par le baptême des larmes et de l'Esprit. Citons aussi saint Grégoire Palamas, prônant la distinction nécessaire — qui n'est pas division — entre l'essence de Dieu ineffable, incompréhensible et inconnaissable, et les énergies de Dieu, qui sont la manière dont Dieu se communique, sort de sa transcendance pour atteindre l'homme dans son état de créature et pour l'élever jusqu'à lui dans un processus de divinisation. La théologie de la divinisation qui est propre à toute la théologie patristique des premiers siècles a été très développée par ces saints docteurs.

Un message qui doit rester transparent

Tout cela est important pour dessiner le visage de l'Orthodoxie, pour comprendre son langage, parce que l'Eglise hérite de la divino-humanité du Christ, en tant que Corps dont Il est la Tête et en tant qu'Epouse dont Il est l'Epoux. Le message de salut et de vie divine doit nécessairement s'incarner dans des structures de langage, de pensée, de sensibilité spirituelle ou esthétique des époques et des lieux. Il s'est incarné dans le judéo-christianisme et l'hellénisme naissant ; il a surmonté les tentations de l'hellénisme platonisant ou de la Rome païenne, plus tard il a relevé le défi des pays slaves, de l'africanité et enfin de la modernité.

Partout l'Eglise a eu des apôtres, des prophètes, des témoins de l'Evangile. Je pense au dialogue avec l'islam, avec Louis Massignon pour le catholicisme ou le métropolitain Georges Khodr pour l'Orthodoxie ; je pense au père Monchanin et au père Le Saux aux Indes, au père Panikkar, à mère Térésa, à tant d'autres. Ainsi le message de l'Evangile s'incarne et se revêt d'une robe bariolée de cultures et d'art mais demeure et doit demeurer un et transparent quant à l'essentiel, comme les icônes et l'iconostase qui doivent laisser transparaître la gloire du Royaume et non masquer les coulisses d'un mauvais théâtre.

Il faut décapiter l'Orthodoxie pour atteindre l'essentiel. Décapiter quoi ? Préserver quoi ? Les dogmes ? Les dogmes ne sont que des garde-fous nécessaires qui nous protègent des excès et des folies de droite et de gauche, mais qui ne définissent ni n'épuisent le mystère. Rappelons les affirmations du concile œcuménique de Chalcédoine en 451, à savoir que dans l'unité de l'hypostase, de la personne du Christ s'unissent inséparablement et indivisiblement, sans confusion et sans mélange, la divinité et l'humanité. Ce sont des acquis pour toujours de la conscience et de la foi de l'Eglise. Les rites liturgiques ou l'icône sont des langages sacramentels. En tant que tels ils sont divino-humains et nous introduisent dans une participation au mystère du salut bien au-delà et bien en-deçà du langage verbal et conceptuel.

Un de mes amis d'antan, le père abbé du Mont des Cats, dom André Louf, écrivait il y a longtemps une étude sur la liturgie. Il y exposait l'idée fondamentale que la parole et la parole liturgique elle-même doivent pour être vraies jaillir d'un autre lieu plus intérieur, plus ineffable. De même que le Verbe éternel de Dieu jaillit éternellement du Silence du Père, comme le dit saint Ignace d'Antioche. Car il y a une relation fondamentale entre le silence et la parole. Le silence est premier, mais il nous atteint à travers la parole, si elle est vraie et si elle exprime, au moins partiellement, l'expérience d'un au-delà. Cette parole ramène au silence, nous fait rentrer dans le silence. De même que saint Irénée disait que le Fils est le visible du Père et le Père l'invisible du Fils.

Tout cela éclaire toute notre compréhension des sacrements. Les sacrements sont des icônes, des icônes gestuelles, matérielles, verbales, artistiques, qui toutes renvoient à la présence mystérieuse et toujours ineffable du Verbe incarné dans la puissance de l'Esprit Saint. Ces sacrements, au-delà du Verbe, nous ramènent vers le Père, selon les gémissements de l'Esprit, également attestés par saint Ignace d'Antioche : "Il y a en moi une eau vive qui murmure : 'Viens vers le Père'".

Lorsque nous parlons du message de l'Orthodoxie, nous ne pouvons pas faire abstraction du symbole et du sacrement, comme en seraient tentés certains mouvements soi-disant spirituels chrétiens modernes. Car l'homme est lui-même un être symbolique et sacramentel (et collégial), par nature et par vocation. Pourtant ne faisons pas de l'icône ou de la littérature liturgique une arme totalitaire niant la créativité naturelle de l'homme.

Nous rappelons toujours, et il faut le faire, la spécificité de l'icône par rapport à l'art religieux, la spécificité du dogme divino-humain par rapport à la pensée religieuse, par rapport à l'effort toujours renouvelé de la pensée humaine pour cerner quelque chose du mystère. Mais cela n'abolit pas la légitimité de l'art dans son élan créateur le plus intime, n'abolit pas la légitimité de la pensée littéraire, philosophique, poétique, dans sa quête de la beauté et de l'absolu, dans son apparente autonomie que Dieu lui-même respecte.

Une continuité ininterrompue

Où est donc le message de l'Orthodoxie, après cet épluchage de l'oignon qu'est l'Eglise dans sa richesse et sa cristallisation bi-millénaire ?

Je retiens avant tout le principe de continuité et d'identité de l'Orthodoxie aujourd'hui avec l'Eglise apostolique dès la Pentecôte. Certes toutes les Eglises chrétiennes se réclament de ce principe d'identité et de continuité du présent avec les origines et je ne suis pas là pour porter un jugement ni pour polémiquer, mais pour témoigner de la conscience propre de l'Orthodoxie de se situer dans la ligne droite des apôtres et des martyrs. Je souligne l'importance de la tradition apostolique et ecclésiale, où l'Esprit Saint assure, en toute vérité et plénitude, la transmission de l'Evangile du Salut, de génération en génération. Saint Irénée de Lyon rappelait déjà que dans cet événement de tradition, le message demeure identique. Il y a aujourd'hui au sujet de la Tradition une convergence entre l'Eglise orthodoxe, l'Eglise catholique et même la Réforme. C'est en 1961, à Montréal, que le département théologique "Foi et Constitution" du Conseil œcuménique des Eglises a affirmé, collégialement et d'une bouche commune, l'importance de cette Tradition ecclésiale.

Parler de Tradition, pour nous c'est parler des Pères de l'Eglise. Ils sont les médiateurs d'une véritable paternité spirituelle. Leur nom de "Père" n'est pas un titre honorifique et formel donné aux docteurs de l'Eglise antique. Ils sont pour nous des pères car nous savons qu'ils nous ont engendrés spirituellement et nous leur devons d'être ce que nous sommes. Cette paternité spirituelle est très fortement vécue dans l'Orthodoxie. Elle déborde les cadres du monachisme institutionnel où elle s'est épanouie pour être une dimension pleine de la vie ecclésiale et du souffle de l'Esprit.

L'amour de Dieu, révélation du mystère trinitaire

Le message de l'Orthodoxie est la proclamation de l'amour infini de Dieu comme amour trinitaire, comme révélation du mystère de la Trinité qui sort de sa transcendance dans l'acte créateur du monde et qui suscite l'homme à son image trinitaire pour le faire participer à la vie divine. Un philosophe russe du siècle dernier disait "Notre programme, c'est la Trinité". Non pas une spéculation théologique — ce serait trop facile et trop desséchant —, non pas une spéculation sur les processions éternelles, mais la découverte que le rêve d'Isaïe s'est réalisé : "Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais !" (Is 63,19), et que contre toute espérance, l'espoir de Job est venu : "Je sais que mon défenseur est vivant et que de ma chair je verrai Dieu" (Job 19,25-26).

Parler au monde de la Trinité, c'est annoncer le Verbe Incarné, le Fils du Père, le Christ ressuscité dans la puissance et le feu de l'Esprit Saint. Le mystère du Christ, celui de sa divino-humanité, c'est la certitude que tout d'abord "demeure en lui corporellement toute la plénitude de la Divinité" (Col 2,9), — cela contre toute réduction, qu'elle soit ancienne ou moderne, de sa nature divine et éternelle. Rappelons que les hérésies du passé constituent des tentations permanentes de l'intelligence humaine. Si la puissance divine et la gloire éternelle sont encore cachées sous le vêtement de la chair, elles pénètrent le corps du Christ qui est aussi notre corps et l'Esprit Saint nous communique ainsi un dynamisme de résurrection et d'accession à la vie divine que nous appelons divinisation.

La double dépendance du Christ et de l'Esprit

Mais le mystère du Christ est aussi celui de sa pleine humanité en tout semblable à la nôtre sauf le péché. Une humanité totalement transparente, pénétrée et obéissante à l'Esprit Saint dans un mystère d'obéissance réciproque. C'est un de mes thèmes les plus chers, le sujet de ma thèse : *Le repos de l'Esprit dans le Christ*. C'est ce qu'on appelle la "christologie pneumatique". C'est comprendre qu'il est impossible de parler, de penser, de formuler le mystère du Christ, tant dans son humanité que dans sa divinité, sans poser en même temps et à l'intérieur même de ce mystère la présence de l'Esprit.

Les Pères le disent bien, et il suffit de relire le *Traité du Saint-Esprit* de saint Basile le Grand pour voir combien l'Esprit Saint accompagne Jésus, le précède dans les prophètes, l'incarne, le pénètre, le pousse dans le désert et le conduit dans tous les événements de sa vie jusqu'au Golgotha, à travers une tentation permanente. Jésus apparaît foncièrement obéissant à l'Esprit. C'est un aspect de la christologie qu'on a eu tendance à oublier, dans l'Orthodoxie pareillement, et que nous retrouvons avec force aujourd'hui.

Si le Christ est obéissant à l'Esprit, c'est parce qu'il en est rempli complètement, tout en lui est "pneumatique". Saint Paul dit ainsi : "Le Seigneur est Esprit" (2 Cor 3,17). C'est aussi parce qu'il est rempli de l'Esprit qu'il le communique, déjà avant l'Ascension, et ensuite à la Pentecôte. Il y a une double relation, une double dépendance, le Christ obéissant à l'Esprit et l'Esprit obéissant au Christ, dans une réciprocity de don et de vie qui constitue le mystère de l'Eglise.

"Une Eglise qui s'oublie elle-même"

L'Eglise est le Corps du Christ, l'Epouse du Christ. Dans la foi chrétienne, l'Eglise n'est pas une institution autonome. Dans son essai magistral *Le corps du Christ vivant*¹ le père Florovsky disait que l'ecclésiologie n'a pas d'autonomie propre. Elle est une partie de la christologie, une partie du mystère du Christ et du salut. Elle est une parenthèse entre les deux venues du Christ. Lorsque l'Eglise célèbre l'Eucharistie, les deux parousies se rejoignent dans la présence eucharistique du Christ, la présence de Celui qui est, qui était et qui vient. L'Eglise est là, comme porteuse de l'Esprit.

Pour bien cerner le mystère de l'Eglise, j'aimerais rappeler le mot du père Congar au concile de Vatican II : "L'Eglise est servante et pauvre", à l'image de son Chef, porteur de l'Esprit et source de l'Eau vive. L'Eglise, je parle ici pour l'Orthodoxie, s'oublie elle-même, ne cherche pas à se définir ni à s'installer, ne joue pas avec ses titres. Elle se doit d'être transparente à la fois à Dieu et au monde. Transparente comme le prêtre qui célèbre l'eucharistie, *in persona Christi*, comme dit la théologie latine, "icône du Christ", comme nous le disons. Il s'efface pour laisser entendre parler le Christ dans les paroles de l'Institution, dans l'invocation du Saint-Esprit, dans la prédication évangélique.

¹ "Le corps du Christ vivant. Une interprétation orthodoxe de l'Eglise" in *La Sainte Eglise Universelle. Confrontation œcuménique* par G. Florovsky, F.-J. Leenhardt, R. Prenter, A. Richardson, C. Spicq, o.p. - Cahiers théologiques de l'actualité protestante, hors-série 4. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1948.

Transparence à Dieu dans laquelle l'Eglise intercède pour le monde entier, car elle est là pour continuer l'œuvre du Christ pour le salut du monde. D'autre part, elle est transparente aux hommes et leur communique la grâce de Dieu. L'Eglise se place dans une double médiation d'intercession et de grâce.

Discerner l'essentiel et le secondaire

En conclusion, je dirais que pour cerner le message de l'Orthodoxie, il faut d'abord discerner dans sa tradition l'essentiel et le secondaire. L'essentiel, c'est le message du Christ, le message d'Incarnation et de Résurrection. Incarnation incessante au sein de cultures et d'époques variées, dans un véritable acte sacramentel que j'appellerai le "baptême" de ces cultures. Un historien de l'art russe parlait de l'icône comme du "baptême de l'art" ; on peut parler de la théologie comme du baptême de l'intelligence.

Mais qui dit baptême dit d'abord mort du vieil homme, mort de l'intelligence orgueilleuse et autonome, de sa prétention à cerner, à posséder et à dispenser le mystère et la grâce de l'Esprit en axiomes et en postulats géométriques. Résurrection, car à travers ce processus baptismal de mort du vieil homme, notre intelligence, la plus personnelle et la plus ecclésiale, devient enfin *capax Dei*, devient porteuse du Verbe qui a assumé notre humanité et notre langage.

Pour cerner le message de l'Orthodoxie, il faut faire une double démarche. D'abord un décapage pour atteindre l'essence de l'Orthodoxie, de la foi, de l'Eglise, du christianisme. C'est le mystère trinitaire de salut, de la réconciliation de l'homme avec Dieu, son Créateur, de plénitude de salut comme divinisation. L'Eglise, dans sa transparence et dans la mesure de sa transparence, appartient à l'essence même du salut, non pour elle-même mais comme le lieu nécessaire de la vie en Christ. Eglise sainte, certes, mais Eglise sous le jugement de Dieu, comme le rappelle la lecture de la lettre à l'Eglise de Laodicée dans l'Apocalypse.

A partir de l'essentiel, c'est-à-dire du message de salut annoncé et communiqué aux hommes, l'Eglise nous parle dans toute la richesse et la sagesse de la Tradition chrétienne. Les dogmes, comme je le disais, sont les garde-fous contre les hérésies, contre les tentations permanentes de l'intelligence humaine, ce sont des lieux de communion dans la vérité vivante du Christ et non des armes d'opposition et d'antagonismes. Les dogmes, comme les structures de l'Eglise — primauté, conciliarité, hiérarchie, discipline — tout cela est au service de la vie et de l'amour. La vie liturgique retrouve sa place dans ce message de l'Orthodoxie, comme mode privilégié de la communion au Christ dans l'Esprit Saint.

Invocation Incessante et silence Intérieur

N'oublions pas de mentionner ici le "pôle intérieur" de la vie liturgique qu'est la prière du cœur ou prière de Jésus que la tradition orientale a préservée et cultivée à travers les avatars de l'histoire. Je dirais que ce n'est pas la tradition orientale qui a préservé la prière du cœur, mais que c'est la prière du cœur — qui est invocation incessante du nom de Jésus —, qui a préservé l'Eglise et les peuples à travers les tourments de l'histoire. C'est ce que disait un prêtre russe que j'interrogeais à ce sujet dans les années 60 : sans la prière du cœur, nous n'aurions pas pu tenir. C'est ainsi que nous parlons de la "dimension philocalique" de la prière.

La *Philocalie* est une anthologie de textes sur la prière, du IV^e au XIV^e siècles, rassemblés au XVIII^e, et qui a été traduite dans beaucoup de langues. Dans cette tradition hésychaste de paix et de silence intérieur, nous ne voyons pas une spiritualité particulière, mais la certitude que l'Esprit Saint unifie l'homme tout entier et le transforme en atteignant et en renouvelant le cœur humain, siège de la présence du Christ. Je parlerais donc de la valeur universelle et "catholique" de la prière du cœur, pour tout homme et pour tout l'homme.

Je retiendrais également le sens renouvelé de l'icône, qui déborde lui aussi largement les frontières de l'Orthodoxie. C'est une fenêtre par laquelle l'Esprit pénètre nos cœurs et nous rassemble. L'icône peinte doit être l'expression de l'icône intérieure gravée au cœur de l'homme, cette image de Dieu non faite de main d'homme, qui doit être décapée, rénovée pour illuminer notre être. Dans ce sens, et dans ce sens seulement, l'icône appartient à l'essence du message chrétien et donc au message de l'Orthodoxie.

Si enfin nous savons rappeler le sens caché des symboles, l'au-delà de la vie sacramentelle et du langage conceptuel ou iconographique, nous sommes alors capables de nous rejoindre, frères séparés, dans une même vision de l'Unique nécessaire et de nous tenir la main dans la main pour ouvrir ensemble à Celui qui frappe à la porte de nos cœurs, afin que les hommes d'aujourd'hui puissent s'exclamer, comme les hommes de l'antiquité, en nous voyant : "Regardez comme ils s'aiment".

Alors le message d'amour parle de lui-même.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV	Abonnement annuel	
Rédaction : Jean TCHEKAN	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
Réalisation : Serge TCHEKAN	France	200 F
ISSN 0338 - 2478	Autres pays	225 F
Commission paritaire : 56 935		400 F
Tiré par nos soins		500 F
	c.c.p. :	21 016 76 L Paris
	Tarifs PAR AVION	sur demande